L'HÉMISPHÈRE,

Journal Littéraire et Politique.

NO. XV. PHILADELPHIE, 10 MARS, 1810. VOL. I.

TEL EST L'EFFET DE LA VÉRITÉ, ON LA REPOUSSE; MAIS EN LA REPOUSSANT ON LA VOIT, ET ELLE PÉNÈTRE.

BIOGRAPHIE.

NOTICE HISTORIQUE

SUR

ANDRÉ MICHAUX,

PAR MR. DELEUZE.

[Conclusion.]

De retour à Charleston le 11 avril 1796, il trouva son jardin dans l'état le plus florissant : ses pépinières étaient magnifiques, elles étaient composées non-seulement d'arbres du pays, mais d'un grand nombre d'arbres d'Europe et d'Asie qu'il avait entrepris de naturaliser en Amérique, et dont plusieurs le sont déjà, tels que l'arbre à suif (*croton sebiferum.* L.), l'olivier odorant (*olea fragans.* L.), l'arbre de soie (*mimosa julibrizin*), le *sterculia platanifolia*, L. un greadnier de Perse, etc. Son habitation lui devenait plus chère tous les jours, mais il avait épuisé ses dernières ressources, il ne lui restait d'autre moyen pour vivre que de se mettre à la solde d'un Gouvernement étranger, ou de vendre des arbres qu'il avait destinés pour sa patrie ; ne pouvant s'y résoudre, il se détermina à revenir en France. Il partit de Charleston le 27 Thermidor an 4 (13 août 1796) ; la traversée ne fut pas malheureuse, mais le 18 Vendémiaire, comme on était à la vue des côtes de Hollande, il s'éleva une affreuse tempête : les voiles furent déchirées, les mâts brisés, et le navire échoua et s'entrouvrit sur les rochers ; matelots et passagers tout était épuisé par les fatigues, et la plupart auraient péri, si les habitans d'Egmond, petit village voisin, ne leur eussent donné du secours. Michaux était attaché à une vergue, et il avait perdu connaissance, lorsqu'on l'emporta au village ; il ne la reprit que quelques heures après, se trouvant auprès du feu avec d'autres habits et entouré d'environ cinquante personnes. Sa première pensée en revenant à lui, fut de demander des nouvelles de ses collections. Il apprit que les males qui contenaient ses effets se trouvant sur le pont, elles avaient été emportées par les vagues, mais on lui dit que les caisses placées à fonds de cale avaient été retirées, et il fut consolé. Malgré le mauvais état de sa santé, il fut obligé de rester un mois et demi à Egmond, et d'y travailler jour et nuit : ses plantes ayant été mouillées par l'eau de la mer, il fallut les tremper toutes dans l'eau douce, et les sécher l'une après l'autre dans de nouveau papier.

Le 5 Frimaire, 25 Novembre, il se rendit à Amsterdam où il était at-

tendu, et on l'autorisa à faire voyager ses caisses sans qu'elles fussent visitées aux douanes. Il partit le 10, et arriva à Paris le 3 nivôse ; le 4 il vint voir les professeurs du Muséum.

Il fut accueilli de la manière la plus flatteuse par les savans, par les membres du Gouvernement, par l'institut national dont il était membre associé ; il avait la douceur de se réunir à sa famille et à des amis dont il était éloigné depuis dix ans, mais un chagrin cruel empoisonnait ces jouissances ; de plus de 60,000 pieds d'arbres qu'il avait envoyées en France, il n'en restait qu'un petit nombre, les belles pépinières de Rambouillet ayant été ravagées pendant les orages de la révolution : cependant voyant le calme rétabli, et se sentant la force de recommencer ses travaux, il se consola par l'espoir de réparer ses pertes. Il s'occupa d'abord à mettre en ordre les graines de ses derniers voyages, et il les partagea entre le Muséum, M. Cels et M. Le Monnier : il pria l'institut de faire un rapport sur ses collections, et MM. de Lacépède, Dolomieu, Jussieu et Cels en furent chargés ; les deux premiers relativement à la zoologie et à la minéralogie, les deux autres relativement à la botanique et à l'agriculture. Il présenta au ministre des mémoires sur l'état où il avait laissé ses pépinières d'Amérique, et sollicita les moyens de se rendre encore plus utile qu'il ne l'avait été. Ce ne fut qu'après avoir terminé ces objets, qu'il s'occupa de ses affaires pécuniaires. Depuis sept ans ses appointemens ne lui avaient point été payés, mais la guerre nécessitait alors de si grandes dépenses, qu'on ne lui accorda que de légères indemnités, et qu'on se crut dispensé de tenir les engagemens pris par l'ancien Gouvernement.

Pour la première fois Michaux sentait des inquiétudes sur sa situation : il se reprochait d'avoir consumé la fortune de son fils ; en travaillant pour sa patrie, il n'avait pas songé à s'enrichir, mais il s'était flatté de recouvrer son patrimoine qu'il avait sacrifié pour ses voyages. Déchu de ses espérances, ayant en vain sollicité une commission pour retourner en Amérique, et regardant comme un devoir de ne plus tenter à ses frais aucune entreprise, il était dévoré par le chagrin ; mais comme il avait une ame forte, il ne se laissa pas abattre. Il se livra au travail, et s'occupa à rédiger les observations qu'il avait faites, à mettre en ordre son histoire des chênes, et à disposer les matériaux d'une flore de l'Amérique septentrionale, et il vécut à Paris avec la même simplicité que s'il eût été encore parmi les sauvages.

Cependant M. Le Monnier ayant été attaqué de la maladie qui l'a enlevé aux sciences et à ses amis, Michaux quitta tout pour aller passer auprès de lui les momens où il croyait pouvoir lui être utile ; et apres la mort de ce protecteur respectable, il alla s'établir dans sa maison pour prendre soin de son jardin, et rendre à sa veuve les services dont il se croyait capable ; il oubliait tout pour ces devoirs chéris de la reconnaissance et de l'amitié.

Le manuscrit de l'histoire des chênes était imprimé, mais les gravures n'étaient pas terminées, lorsqu'on proposa à Michaux d'accompagner le capitaine Baudin dans l'expédition de la Nouvelle-Hollande: Michaux aurait préféré de retourner en Amérique, mais dans l'impossibilité d'y aller à ses frais, il consentit à être de l'embarquement, y mettant cette condition que si, arrivé à l'Ile-de-France, il croyait pouvoir

employer son temps d'une manière plus utile, il n'irait pas plus loin. Il partit en effet le 27 Vendemiaire an 9, et il arriva à l'Ile-de-France le 25 ventose.

Pendant la traversée, tous ses compagnons de voyage s'attachèrent à lui : son âge et son caractère lui avaient fait prendre un ascendant extraordinaire sur les autres naturalistes ; il enflammait leur zèle, chacun voulait l'imiter. Les vaisseaux ayant relâché à Ténérif, il alla herboriser sur les montagnes ; il ne rentrait que bien avant dans la nuit et toujours chargé de graines et de plants enracinés. A l'Ile-de-France, le luxe de la végétation le transporta : les plantes lui paraissaient avoir un port plus magnifique que celles de Perse et de l'Amérique septentrionale. Il passait souvent plusieurs jours dans les bois seul avec un nègre, n'ayant d'autre nourriture qu'un morceau de pain ; dormant sous les arbres, et ne revenant que lorsqu'il avait fait une abondante récolte.— Dans ces herborisations il portait toujours des graines des arbres qu'il croyait pouvoir se naturaliser dans le pays ; et M. Deschamps qui arrive de l'Ile-de-France, nous a assuré qu'en herbosisant sur les montagnes, il y avait trouvé un grand nombre de chênes de quelques pouces de hauteur qui venaient très-bien, et qui avaient été semés par Michaux.

Un jour, pendant son absence, on enfonça la porte de son appartement, on lui prit cent piastres et un rubis précieux qu'il avait apporté de Perse : craignant de perdre du temps en démarches infructueuses, il ne fit aucunes recherches, il ne se plaignit même pas. Il accepta franchement les services de l'amitié qui lui furent offerts par le docteur Stadman, savant naturaliste, et par M. Martin de Montecamp, dont il avait été le compagnon de voyage dans les déserts de l'Arabie. Celui-ci l'engagea à s'établir dans son habitation, où il lui donna un carré de terre et un noir pour le servir ; bientôt ce carré fut planté des productions les plus intéressantes de l'Ile ; il était nécessaire de les réunir et de les élever ainsi dans un dépôt pour les envoyer ensuite au Muséum.

Déjà six mois s'étaient écoulés depuis le débarquement, et le capitaine Baudin se préparait à faire voile pour la Nouvelle-Hollande, mais Michaux qui avait pris des informations sur Madagascar, brûlait du désir d'aller seul visiter cette île. Il jugeait que le nombre des botanistes étant assez considérable sur les vaisseaux, il se rendrait plus utile en exploitant une contrée moins éloignée de la France, et dont les productions ne nous sont pas mieux connues. Comme en annonçant son projet il craignait d'entraîner quelques personnes de l'équipage, il garda le secret jusqu'à l'avant-veille du départ ; quoiqu'en prenant si peu de temps, il courût risque de perdre une partie de ses effets. Il se sépara donc du capitaine Boudin, en promettant de lui remettre à son retour, une riche collection. Il écrivit à Paris au ministre de l'intérieur pour lui faire part de ses motifs, et il adressa à un membre de l'institut des instructions trés-détaillées sur les cultures de la colonie et sur les moyens de la rendre plus florissante. Il écrivit en même-temps à son frère et à son fils pour leur demander les choses nécessaires à l'exécution de son projet.

M. Bory-Saint-Vincent, avec qui il s'était lié d'amitié pendant le voyage, et qui était aussi resté à l'Ile-de-France, partant pour l'Ile de Bourbon dont il voulait étudier l'histoire naturelle, Michaux le pria de

lui envoyer toutes les graines qu'il pourrait recueillir, et beaucoup de plants enracinés. M. Bory n'y manqua point, et en repassant pour revenir en France, il trouva ces plants dans le meilleur état. Michaux était sur le point d'aller à Madagascar ; il exposa à M. Bory les détails de son plan : il avait appris que l'ile est habitée par trois races d'hommes ; sur la côte occidentale ce sont des nègres; au nord et à l'est ce sont des Arabes qui y sont venus depuis environ trois cents ans ; dans l'intérieur est un peuple assez civilisé, soumis à un gouvernment régulier, ayant des arts, désirant acquérir des connaissances, et hospitalier quoique se méfiant des étrangers. C'était chez ce peuple qu'il voulait aller s'établir ; il se flattait d'y être bien reçu, d'y introduire la culture des légumes et des fruits d'Europe, d'élever auprès de son habitation de jeunes plants, et de les faire passer à l'Ile-de-France, où ils seraient soignés, en attendant une occasion favorable pour Paris. Il partit donc pour Madagascar à la fin de prairial, après s'être assuré des moyens de correspondance. Il aborda sur la côte orientale et la parcourut l'espace de vingt lieues. Avant d'aller dans le centre de l'ile, il voulait avoir établi sur la côte un jardin où un homme intelligent pût recevoir et cultiver les jeunes plants qu'il lui enverrait. Ayant trouvé près de Tamatade un terrain favorable à ses vues, il se mit à le défricher. Les Madegasses qu'il employait travaillant trop lentement à son gré, il se mettait lui-même à l'ouvrage avant le jour, et ne quittait qu'après le coucher du soleil. Le sol une fois préparé, il le planta de tout ce qu'il put recueillir dans ses herborisations. Ses amis, connaissant le danger du climat, avaient voulu le détourner de son projet, ils lui avaient sur tout recommandé d'éviter la fatigue, et de ne point séjourner dans les plaines voisines de la mer : mais il prétendait s'être fait un tempérament qui résistait à tout, et il ne voulut jamais s'assujettir à aucune précaution. Sa santé ne fut point altérée pendant quatre mois, mais au commencement de frimaire an XI, comme il se disposait à partir pour le centre de l'ile, il fut attaqué de la fièvre du pays qui l'emporta au second accès. Quelques jours plus tard, il se fût trouvé dans les montages où l'air est salubre. Il était dans la force de l'âge : pendant dix ans encore, il pouvait être le bienfaiteur des peuples chez lesquels il serait allé chercher des végétaux propres à enrichir sa patrie. Il avait laissé des amis dans tous les pays où il avait vécu ; sa perte y fera verser des larmes, et son nom y sera conservé d'autant plus long-temps, que par-tout il est attaché à des services rendus, dont les témoignages existent et se renouvellent. Depuis la Floride jusqu'au Canada, il a introduit des plantes nouvelles, et l'on ne voyagera ni en Perse, ni en Afrique, ni dans le vaste continent de l'Amerique septentrionale, sans trouver quelque famille qui dise : "Voilà des arbres que nous devons à André Michaux."

En France le jardin du Muséum, ceux de M. Cels, de M. Le Monnier et de plusieurs curieux offrent un grand nombre de plantes qu'on doit à ses recherches : mais ce qui est infiniment plus utile, c'est qu'il a répandu parmi nos cultivateurs une foule d'arbres dont il a envoyé une grande quantité de graines. Ces arbres étaient connus, mais on en trouvait seulement quelques individus fort jeunes chez des amateurs : ils sont aujourd'hui très-multipliés, et seront bientôt une grande richesse pour le sol de la France, où ils réussissent en pleine terre : de ce

nombre sont le noyer pacanier (*juglans pacan.* Ayt.) dont le bois est très-beau pour faire des meubles, et dont la noix donne une huile excellente ; le cyprès chauve (*cupressus disticha.* L.) qui vient si bien dans les terrains inondésoù d'autres arbres ne peuvent croître, et qui est employé à divers usages ; une nouvelle espèce de tupelo (*nyssa caroliniana.* Lamarck.) très-propre à faire des moyeux de roue ; le quercitron (*quercus tinctoria.* Bart.) si recherché pour la tannerie et la teinture ; le chêne verd de Caroline (*quercus virens.* Ayt.) qui prend un accroissement rapide dans les plages sablonneuses exposées aux vents orageux de l'océan, où presque aucun arbre ne peut exister, et dont le bois est excellent pour la construction des navires ; le cirier de Pensylvanie, qui pourrait féconder les landes marécageuses des environs de Bourdeaux ; des frênes, des érables, des tulipiers, etc. qui dans certains terrains sont bien préférables aux arbres indigènes, et pour leur beauté et pour les usages auxquels ils peuvent être employés. Enfin plusieurs plantes qui sont des objets de commerce, telles que l'anis étoilé et le jalap : il a trouvé ce dernier en Caroline, il l'a élevé dans son jardin, et son fils l'ayant apporté au Muséum, on s'est assuré qu'il est le même que celui de la Véra-Crux, et qu'il résistera aux hivers dans nos départemens du midi.

Une constitution robuste, une santé qui n'avait point été altérée, l'habitude de se suffire à lui-même, donnaient à Michaux une grande confiance en ses forces ; à cinquante-deux ans, il ne prévoyait pas même, que son tempérament dût s'affaiblir. Toujours occupé de son voyage en Amérique, il en avait arrêté le plan dans tous les détails, et l'exécution de ce plan exigeait dix ans de fatigues. C'était après avoir connu toutes les contrées situées à l'ouest des Apalaches, depuis le Mexique jusqu'au pays des Esquimaux, après avoir établi des relations entre les Etats-Unis et les peuplades dispersées dans ces régions immenses, entre l'Amérique et l'Europe, qu'il se proposait de revenir en France. Il paraît difficile de trouver un voyageur qui ne soit point effrayé d'une telle entreprise. D'ailleurs Michaux était accoutumé à vivre avec les sauvages ; il savait plusieurs langues, il était connu dans les cantons les plus reculés de l'Amérique septentrionale. Son fils ayant été envoyé par le Gouvernement pour faire revenir de Charleston les arbres qui restaient dans ses pépinières, et pour disposer ensuite du terrain, profita de quelques mois qui lui restaient pour aller visiter le Kentucky et le Tenessee dont son père lui avait souvent parlé avec enthousiasme. Il s'enfonça à 300 lieues dans les terres au-delà des Alléganis, en descendant l'Ohio. Les habitations sont fort écartées les unes des autres. Dès qu'il se nommait, on lui faisait un accueil amical, et on allait chercher des gens qui avaient connu son père, et qui ayant reçu de lui soit des graines, soit des instructions sur la culture, bénissaient sa mémoire et faisaient des vœux pour son retour.

Michaux était d'un caractère franc quoique d'une humeur taciturne ; il faisait peu de démonstrations d'amitié, mais si on lui demandait un service, rien ne lui semblait difficile. Ayant rencontré en Amérique plusieurs Français infortunés, il leur ouvrit sa bourse, et leur procura des ressources : on en voit la preuve dans la note de ses dépenses, où le nom de ceux qu'il avait obligés est en blanc. Son extrême simplicité et le goût de l'indépendance qu'il avait pris dans sa vie errante et soli-

taire, lui donnaient un extérieur singulier, mais cette singularité ne tenait nullement au désir de se faire remarquer. *Ses manières n'étaient celles d'aucun pays particulier, parce qu'elles convenaient également à tous.* Il n'était ni un Français, ni un Anglais, ni un Canadien, mais par-tout on le trouvait plus rapproché des naturels que ne l'aurait été tout autre étranger. Il prenait peu de part à la conversation, parce qu'il ne disait et n'écoutait que des choses utiles. Passait-il dans une ville, il visitait les marchés et s'informait d'où venaient toutes les denrées ; dans les campagnes, il interrogeait les habitans sur les plus petits détails relatifs à la culture ; à une activité qui ne lui permettait pas de perdre un moment, il réunissait une patience qui ne se lassait jamais.

Ses qualités morales étaient si bien connues, que lorsqu'on l'envoya en Amérique, après avoir fixé son traitement, on lui donna une lettre de crédit illimitée, avec laquelle il pouvait toucher, dans les villes où il passerait, tout l'argent nécessaire pour les acquisitions qu'il jugerait convenables, et pour les frais de ses voyages : son reçu était une lettre-de-change que le Gouvernement promettait d'acquitter. Michaux ne fit jamais usage de cette lettre que pour l'objet particulier auquel elle était destinée, et ne se fit jamais payer de ses appointemens ; aussi n'a-t-il laissé à son fils que la plus petite partie de la fortune avec laquelle il était né. Mais il reste à ce jeune homme un nom considéré, les connaissances par ses travaux et ses voyages avec son père, et des titres à la faveur du Gouvernement.

Michaux n'a pas laissé beaucoup d'ouvrages, parce que voyageant continuellement il n'a pas eu le temps de rédiger ses observations ; il a jugé plus utile d'introduire en Europe des plantes nouvelles, que de les décrire. Nous avons cependant de lui, 1. une histoire des chênes de l'Amérique septentrionale, écrite en Français, et précédée d'une introduction qui contient des remarques curieuses sur les chênes en général. Elle présente la description et la figure de vingt espèces et de plusieurs variétés, rangées dans un ordre méthodique, d'après la forme des feuilles et la fructification annuelle et bisannuelle. Rien de ce qui est relatif à la culture n'y est oublié, et on indique avec soin les parties de la France où il serait avantageux de naturaliser chaque espèce.

2. Un mémoire sur les dattiers, avec des observations sur les moyens de faire fleurir l'agriculture dans les colonies occidentales, en y introduisant plusieurs arbres de l'ancien continent. *(Voyez journ. de phys. floréal an 9.)*

Une flore de l'Amérique septentrionale, publiée depuis son départ, d'après ses notes et ses herbiers. Cette flore écrite en latin, et enrichie de 52 gravures, présente le caractère de plus de 1700 plantes sur lesquelles il y a environ 40 genres nouveaux. Ce qui rend cet ouvrage précieux, c'est l'indication exacte des localités. En nous disant à quelle latitude, à quelle élévation, et dans quel sol se trouvent les plantes, il nous apprend non-seulement où l'on peut les retrouver, mais encore sous quel climat elles peuvent être cultivées avec succès.

L'administration du Muséum sentant le prix des services qu'André Michaux a rendus aux sciences naturelles, et en particulier à cet établissement, a arrêté que son buste serait placé sur la façade de la serre tempérée, avec ceux de Commerson, de Dombey et des autres voyageurs qui ont enrichi ses collections.

GEOGRAPHIE.

VOYAGE.

Description de Sydney-Town, capitale des colonies anglaises dans la Nouvelle-Galles du Sud, [New South Wales] *par M. Péron, un des naturalistes qui accompagnèrent l'expédition faite par ordre de Bonaparte dans l'Hémisphère Méridional, de* 1800 à 1804.*

Ce fût le 27 Juin au soir, dit M. Péron, que notre vaisseau arriva en vûe de Port Jackson, et peu de jours après les deux autres arrivèrent heureusement dans le port, après s'être trouvé dans le plus grand danger pendant quelques momens, par l'obstination du capitaine Baudin, commandant en chef de l'expédition.

Notre arrivée à Port Jackson n'excita pas parmi les colons autant de surprise, qu'on aurait pû s'y attendre ; mais quant à nous, nous fûmes extrêmement étonnés de l'état florissant dans lequel nous trouvâmes cet établissement singulier et éloigné. La beauté du port attira d'abord toute notre attention. Port Jackson, dit le capitaine Philip, [dont la description n'est pas du tout exagérée] s'ouvre par une entrée qui n'a pas plus de deux milles en travers, jusqu'à ce que vous voyiez devant vous un port spacieux avec une profondeur d'eau suffisante pour les plus grands vaisseaux, et assez d'espace pour contenir en parfaite sécurité tout le nombre de navires qu'il serait possible de réunir à la fois. Un millier même de vaisseaux de ligne pourraient y manœuvrer aisément. La baye prend une direction occidentale, s'étend à la distance de treize milles dans l'intérieur, et n'a pas moins de cent petites anses formées par des langues de terre fort étroites, qui offrent un abri excellent contre les vents, de quels quartiers qu'ils puissent souffler.

Vers le milieu de ce port magnifique et sur ses bords méridionaux, dans une des anses principales, s'élève Sydney-Town, la capitale du comté de Cumberland, et de toutes les colonies anglaises dans cette partie du monde. Elle est située à la base de deux collines contigues l'une à l'autre, et jouissant de l'avantage d'une petite rivière, qui la traverse entièrement, cette ville naissante présente un aspect agréable et pittoresque tout à la fois. A la droite et à l'extrêmité septentrionale de Sydney-Cove, vous voyez la batterie principale, qui est construite sur un rocher d'un accès difficile. Six pièces de canon protégées par un retranchement de gazon, croisent leur feu avec celui d'une autre batterie, dont je ferai mention tout à l'heure, et défendent ainsi l'approche du fort et de la ville de la manière la plus efficace. Plus loin paraissent les grands bâtimens qui forment l'hopital, et qui sont capables de contenir deux ou trois cents malades. Parmi ces bâtimens, il y en a un, particulièrement digne d'attention, puisque toutes ses parties ont été préparées en Europe et transportées sur les lieux par l'escadre du Commodore Philip, de manière que peu de jours après son arrivée il y avait un hôpital prêt à recevoir ceux de l'équipage, qui étaient malades. Du même côté de la ville, sur la côte de la mer, on remarque un très beau magazin, jusqu'auquel les plus

* Nos lecteurs se rappelleront que cette expédition fût envoyée par Bonaparte, peu de tems après qu'il eût pris la dignité consulaire. Elle était formée des vaisseaux nommés le Géographe, le Naturaliste et le Casuar. Ils touchèrent d'abord à l'Isle de France, et visitèrent ensuite plusieurs isles dans la mer des Indes ; mais le grand objet des savans qui l'accompagnèrent, parait avoir été de s'assurer de l'état actuel et des avantages naturels de la colonie anglaise de Botany-Bay, dont ils ont donné une description detaillée et fort intéressante.

grands vaisseaux peuvent arriver pour décharger leur cargaison. Dans la même direction se trouvent plusieurs bassins appartenant à des particuliers, où l'on construit des bricks et des cutters de diverses dimensions pour le service du commerce intérieur ou extérieur de la colonie. Ces navires, qui portent de cinquante à trois cents tonneaux sont entièrement bâtis avec le bois du pays ; les mâts même proviennent des forêts de la colonie.

La découverte du détroit, qui sépare la Nouvelle Hollande du pays de Van Diemen fût faite dans une simple chaloupe servant à la pêche de la baleine, et commandée par un M. Bass, chirurgien du vaisseau La *Reliance*. On peut dire que ce petit bâtiment a été consacré à cette grande découverte et navigation hazardeuse, car on le conserve dans le port avec une sorte de vénération religieuse. On a fait de la quille quelques tabatières, que leurs possesseurs montrent avec une jalouse fierté, et le gouverneur lui-même crût qu'il ne pouvait faire à notre chef un présent plus agréable, qu'une pièce du bois de cette chaloupe enchassée dans une grande boëte à cure-dents en argent, autour de laquelle on avait gravé les details les plus remarquables relatifs à la découverte du détroit de Bass.

C'est à l'endroit appellé *Hospital-Creek* que les navires des particuliers déchargent leur cargaison. Au-delà de l'hôpital, sur la même ligne se trouve la prison, qui a plusieurs donjeons capables de contenir de cent cinquante jusqu'à deux cents prisonniers ; elle est entourée d'un mur haut et épais, et une garde nombreuse y fait le service jour et nuit. A une petite distance de la prison est le magazin pour la réception du vin, des liqueurs spiritueuses, des provisions salées, &c. Sur le devant est la place d'armes, où la garnison fait parade tous les matins accompagnée d'une bande de musique nombreuse et bien composée, qui appartient au régiment de la Nouvelle Galles du Sud. Toute la partie occidentale de cette place est occupée par la maison du Lieutenant Gouverneur Général, derrière laquelle est un grand jardin digne de l'attention du philosophe et du naturaliste à raison du grand nombre de végétaux utiles qui y sont cultivés ; et que son respectable possesseur actuel, M. Patterson, voyageur distingué et membre de la Société royale de Londres, s'est procurés de toutes les parties du monde. Entre la maison et le magazin, mentionnés tout à l'heure, se trouve l'école publique. C'est là qu'on instruit dans les principes de la religion, de la morale et de la vertu, les jeunes femmes qui sont l'espérance de la colonie naissante, mais dont les parens ou sont trop dégénérés ou trop pauvres pour leur donner une éducation convenable. Dans cette école publique cependant, qui se trouve sous la direction de matrones respectables, elles sont instruites depuis leurs plus tendres années dans tous les devoirs d'une bonne mère de famille. Tel est un des grands avantages de l'excellent système colonial établi dans ces régions éloignées.

Derrière la maison du Lieutenant Gouverneur Général, on a déposé les légumes secs et le bled appartenant à l'état. C'est une espèce de grenier public destiné à approvisionner les troupes et le peuple, qui reçoit sa subsistance du gouvernement. Les casernes occupent un carré considérable sur le devant, et ont plusieurs pièces de campagne ; les édifices servant au logement des officiers se trouvent sur les côtés ou aux extrêmités du corps du logis principal, et le magazin à poudre est

au milieu. Près de là les principaux officiers civils et militaires s'assemblent dans une petite maison particulière. C'est une espèce de café maintenu par souscription où il y a divers amusements, particulièrement des billards, auxquels tout le monde peut jouer gratuitement. Derrière la place d'armes, se trouve une grande tour quarrée, qui sert d'observatoire aux officiers anglais, qui étudient l'astronomie ; à côté de cette tour on a posé les fondemens d'une église, dont l'édifice ci-dessus mentionné doit former le clocher ; mais comme la construction d'un bâtiment semblable exige beaucoup de tems, de travail et de dépense, les gouverneurs ont jusqu'ici négligé de mettre ce plan en exécution, préférant sans doute, de former d'abord les établissemens indispensablement nécessaires à la conservation de la colonie. En attendant le service divin a lieu dans un des appartemens du grand magasin à bled. Deux jolis moulins à vent terminent de ce côté la file des principaux édifices publics. Il y avait sur la petite rivière qui traverse la ville, un pont en bois, qui avec une belle chaussée remplit pour ainsi dire tout le fonds de la vallée. Nous y passâmes, afin de jetter un coup d'œil rapide sur la partie orientale de Sydney-Town. Avant notre départ ce pont en bois fût détruit, pour faire place à un autre, qui devait être construit en pierre ; en même tems le gouvernement fit construire près de cet endroit un moulin à eau et des écluses très fortes pour contenir l'eau du ruisseau ou pour arrêter celle des marais, qui coule à une distance considérable dans la vallée, et qu'on pourrait employer avec avantage pour faire tourner le moulin.

A l'extrêmité orientale de l'anse se trouve une seconde batterie, dont le feu se croise avec celui du poste principal. La batterie, dont je parle à présent, fut démantelée au moment de notre arrivée à Port-Jackson ; mais elle a été remise en ordre depuis notre départ. Sur la côte, aux approches de la ville, est une petite saline, où les américains qui en 1795 obtinrent la permission de s'établir à cet effet à Port-Jackson, faisaient la plus grande partie du sel qu'on use dans la colonie. Plus loin, et vers le fonds du port, est la partie appellée *Government-Creek*, puisqu'elle est réservée aux agents et vaisseaux de l'état. Entre ce *creek* et la saline, est l'endroit où l'on écoue et carène les vaisseaux. Les quais formés par la nature sont si perpendiculaires et si commodes, que sans aucun travail ou dépense de la part des anglais, les plus grands bâtimens peuvent y aborder avec parfaite sécurité. Près de *Government-Creek* sont trois magasins publics, l'un desquels contient tous les articles nécessaires aux divers besoins de la vie domestique, tels que de la poterie, des meubles, de la batterie de cuisine, des instrumens d'agriculture, &c. Le nombre de ces articles qui y sont amassés, est vraiment étonnant, et la manière dont ils sont distribués, est sage et salutaire. Dans ce pays éloigné les marchandises de l'Europe sont si chères, qu'il aurait été presque impossible au peuple de se procurer celles qui sont indispensables pour les besoins ordinaires de la vie. C'est pourquoi le gouvernement anglais a anticipé ces besoins, en remplissant de grands magasins de tous les articles qui peuvent être requis, et qui tous sont délivrés aux colons à des prix fixes extrêmement modiques, et quelquefois même au-dessous des prix de l'Europe. Mais pour prévenir les spéculations de l'avarice ou la délapidation, personne n'est admise dans ces dépôts sans un ordre écrit

du gouverneur, dans lequel les articles dont le porteur a besoin, sont spécifiés. Dans une autre maison on conserve des uniformes et autres vêtemens pour les troupes et les déportés, ainsi qu'une grande quantité de voiles et de cordages pour les vaisseaux du gouvernement. Le dernier des trois édifices, dont je viens de parler, est une espèce de manufacture publique dans laquelle travaillent les femmes déportées. Derrière ces magasins est la maison du gouverneur, bâtie dans le style italien, et entourée d'une colonnade aussi simple qu'élégante, et qui a devant elle un beau jardin, qui s'étend jusqu'á la côte. On peut déjà voir dans ce jardin le pin de *Norfolk-Island*, le superbe *Columbia*, croissant à côté du bambou de l'Asie ; plus loin on remarque l'orange du Portugal et la figue des Canaries, mûrissant à l'ombre du pommier de France ; le cerisier, le pêcher, le poirier et l'abricotier sont entremêlés avec les Banksia, Metrosideros, Correa, Melaleuca, Casuarina, Eucalyptus et un grand nombre d'autres arbres indigènes. Au-delà du jardin du gouvernement et sur le revers d'une colline voisine se trouvent le moulin à vent, la boulangerie et les fours de l'état, où l'on fait le biscuit pour les vaisseaux. Ils peuvent fournir de quinze á dix huit cens livres par jour. Non loin d'une petite anse voisine, à un endroit que les indigènes appellent Wallamoula, se trouve la charmante habitation du commissaire général M. Palmer ; un ruisseau d'eau limpide passe devant elle et se jette dans l'anse qui forme en ce lieu un bassin parfaitement sûr et commode. C'est là que M. Palmer a fait construire plusieurs petits navires, qu'il employe à la pêche de la baleine et des phoques, ou éléphants de mer, soit à la Nouvelle-Zélande ou dans le détroit de Bass. Les briqueteries voisines fournissent une quantité considérable de briques et de tuiles pour les édifices publics et privés de la colonie.

A une petite distance au Sud de Sydney-Town, et à la gauche de la grande route, qui conduit à Paramatta, on remarque les restes du premier gibet qui fût élevé sur le continent de la Nouvelle Hollande. L'accroissement continuel des habitations ayant porté la population tout autour, on lui en a substitué un autre, qui a été élevé plus loin dans la même direction et près du village de Brickfield. Ce village qui consiste d'une quarantaine de maisons, renferme plusieurs fabriques de tuiles, de poterie, de fayence, &c. Son site est agréable, et le sol moins stérile que celui de Sydney est plus adapté aux divers genres de culture qui ont été introduits dans ces régions éloignées.

La grande route mentionnée ci-dessus, traverse le milieu de Brickfield, tandisqu'un ruisseau coule dans une direction opposée ; entre ce village et Sydney-Town se trouve le cimetière public, qui est déjà devenu un objet d'intérêt et de curiosité au moyen de plusieurs monumens frappans qui y ont été élevés, et dont l'exécution est beaucoup meilleure qu'on n'aurait dû s'y attendre raisonnablement eu égard à l'état des arts dans une colonie si jeune.

Une multitude d'objets également intéressants, appellèrent notre attention de tous côtés. Dans le port nous vîmes rassemblé un nombre de vaisseaux qui étaient arrivés de différens ports du monde, et dont la plûpart étaient destinés à faire des voyages nouveaux et difficiles. Quelques-uns d'entre eux étaient venus des bords de la Tamise ou du Shannon, pour faire la pêche de la baleine sur les côtes glacées de la Nou-

velle Zélande ; d'autres destinés pour la Chine, après avoir déposé la cargaison qu'ils avaient reçue du gouvernement anglais pour cette colonie, se préparaient à faire voile pour l'embouchure de la rivière jaune, tandis que quelques autres chargés de charbon de terre, étaient sur le point de porter ce combustible précieux dans l'Inde et au Cap de Bonne Espérance. De moindres navires étaient en chemin pour le détroit de Bass, pour y recevoir les peaux receuillies par un petit nombre d'individus, qui s'étaient établis sur les isles de ce détroit pour prendre les animaux marins qui les fréquentent. D'autres navires d'une construction plus forte que ceux dont nous venons de parler, munis d'un équipage plus nombreux et plus hardi, et pourvus de toutes sorte d'armes étaient prêts à faire voile pour la côte occidentale de l'Amérique. Chargés de diverses espèces de marchandises, ils devaient à force d'armes, faire sur les côtes du Pérou un commerce de contrebande, qui ne pouvait manquer d'être très avantageux aux avanturiers qui y étaient engagés.. Ici on préparait une expédition pour faire le commerce des pelleteries avec les peuplades de la côte N. O. de l'Amérique. Là toutes les mains étaient engagées à expédier une flotte de vaisseaux de provisions pour les isles des Navigateurs, des Amis, et de Société, afin de procurer à la colonie des provisions salées. Dans le même tems, l'intrépide capitaine Flinders, ayant effectué sa jonction avec son vaisseau compagnon la Lady Nelson se préparait a continuer son grand voyage autour de la Nouvelle Hollande ; voyage qui fût terminé bientôt après par les plus grands désastres. Enfin, le port de Port-Jackson, était devenu familier à cette époque aux navigateurs américains, et leur pavillon y flottait sans cesse pendant notre résidence.

Toutes ces grandes opérations maritimes donnaient à cette place un caractère d'importance et d'activité bien au-delà de ce que nous nous attendions de voir sur des côtes à peine connues même de nom, aux Européens, et l'intérêt que nous prenions à cette scène était égal à notre admiration.

VARIÉTÉS SCIENTIFIQUES, LITTÉRAIRES, &c.

ALLEMAGNE.

M. *Adelung* à qui la littérature allemande est infiniment redevable, et qui plus que tout autre savant a contribué à perfectionner la langue allemande, à réduire la grammaire à des principes fixes, et à lui donner une précision philosophique, a terminé depuis peu sa carrière active et utile. Le dernier ouvrage auquel ce savant travaillait, porte le titre de *Mithridates*. Cet ouvrage d'une érudition vraiment étonnante, devait renfermer une esquisse philosophique et analytique de toutes les langues, anciennes et modernes, divisées en classes et en familles. Malheureusement la mort a enlevé l'auteur, pendant que le premier volume était sous presse, et ce volume ne renferme que les langues orientales. Ceux qui ont lu cette excellente production ne sauraient assez admirer non seulement l'érudition profonde qu'il renferme, mais encore la sagacité et le discernement avec lesquels l'auteur a disposé ses matériaux. Il y donne son opinion relativement à l'origine de l'espèce humaine et au berceau de la civilisasion, qu'il place dans la haute Asie, en suivant l'analogie et l'étimologie des langues orientales. Le second volume contiendra toutes les langues de l'Europe, divisées en six familles principales. Tout ce qui est rela-

tif à celle qu'il nomme Celtico-Gallo-Cimbrique, formant six feuilles, était imprimé avant la mort de l'auteur. Heureusement il a eu le tems de choisir un collaborateur très habile dans la personne du Professeur *Vater* de Halle, à qui les héritiers d'Adelung ont fidèlement trasmis ses manuscrits. Parmi les matériaux destinés pour le second volume, on a trouvé toutes les particularités concernant la langue Galique qui avaient été fournis à Adelung par *F. Macdonald;* d'autres relatives aux langues slavonnes, lui avaient été communiquées par le savant *Dobrewsky*, et d'autres enfin sur la langue Hongroise par le Professeur *Kumi*. Après tout, il y a assez de matériaux pour les langues d'Europe, à l'exception peut-être du grec primitif, sur lequel les recherches d'Adelung n'ont pas jetté beaucoup plus de lumières que celles de ses prédécesseurs. Les troisième et quatrième volumes traiteront des langues de l'Amérique et de celles des isles de la mer du Sud. C'est dans cette partie, comme on peut le concevoir aisément, que les manuscrits d'Adelung sont le plus défectueux ; mais le public apprendra avec d'autant plus de plaisir, que pour remplir cette lacune, M. *de Humboldt* a généreusement transmis à son ami, le Professeur Vater, tous ses manuscrits relatifs aux langues de l'Amérique.

—

M. *de Goethe*, dont le génie universel embrasse le vaste empire de la nature et de l'art, s'occupe actuellement d'un ouvrage sur l'Optique, et publiera, à ce qu'on espère, sous peu, les résultats de ses recherches ingénieuses.

—

M. *Riem* est sur le point de publier un nouveau système de Pasigraphie ou écriture universelle. Les seuls signes, dont il fait usage sont des figures Arabes, et deux lignes, l'une perpendiculaire et l'autre horizontale.

—

M. WIELAND, qu'on peut appeller le Voltaire de l'Allemagne, continue ses travaux littéraires à un age très avancé. Il a fait imprimer récemment à Zuric une traduction des lettres de Ciceron, accompagnée d'un commentaire. Cet ouvrage est précédé d'une préface, dans laquelle le traducteur développe le mérite et l'intérêt des lettres de l'orateur Romain et les principes qui l'ont guidé dans sa traduction.

—

M. HOFMANSEGG fera paraître incessamment un ouvrage superbe sur les plantes du Portugal et du Brésil. Il surpassera en beauté et en magnificence tout ce qui a été fait jusqu'ici en ce genre. L'auteur a consacré à la publication de cet ouvrage la somme de 40,000 écus de France ; chaque exemplaire coûtera cent guinées, et néanmoins on dit que les fraix sont déjà couverts par les souscriptions. L'Empereur de Russie a souscrit pour seize exemplaires.

MELANGES.

Suite des Pensées insérées dans le dernier numéro.

1.

Il n'y a pas beaucoup de marchandises plus singulières que les livres. Imprimés par des gens qui ne les entendent pas, vendus par des gens qui ne les entendent pas ; reliés, critiqués et lûs par des gens qui ne les entendent pas, ils sont même souvent écrits par des gens qui ne les entendent pas.

2.

Rien n'est plus difficile à conduire

qu'un sot qui a des prétentions. Flattez sa folie, et il se cabre ; traitez-le comme il le mérite, et il rue.

3.

Il faut quelquefois beaucoup de courage pour oser suivre toute sa raison et tout son cœur, sans se laisser importuner par les criailleries des sots et des méchants.

4.

On ne conçoit pas assez tout ce que l'homme peut, lorsqu'il veut bien, et qu'il veut toujours. Cette force de la volonté tient souvent lieu de génie, et sans elle le génie lui-même est impuissant.

5.

L'enthousiasme qui ne repose que sur des illusions, n'a qu'un moment; celui que nous éprouvons pour ce qu'il y a de vraiment beau, grand, noble et généreux, est éternel, et chaque jour lui donne de nouvelles forces.

6.

Il est souvent bien difficile d'accorder ensemble les devoirs que le monde nous impose, et ceux qui nous sont dictés par notre cœur. Dans ce conflit la prudence seule peut faire les parts, et concilier jusqu'à un certain point deux arbitres si opposés.

7.

Il y aurait parmi les hommes bien moins de mal-entendus, et par conséquent moins de misère, s'ils savaient se communiquer mutuellement leurs pensées avec franchise et loyauté. C'est la fausse honte, la fausse retenue, le faux soupçon, et les faux rapports qui occasionnent une grande partie des maux sous lesquels l'espèce humaine gémit.

8.

Il y a des cas, où il faut être également au-dessus des offenses des ennemis qu'on méprise, et de celles des amis qu'on estime.

9.

J'aime mieux que la fortune ait des torts envers moi, que d'avoir les torts que donne souvent la fortune.

10.

Du mépris de la plûpart des riches parvenus de nos jours, j'ai *presque* passé au mépris des richesses.

11.

S'il arrive quelquefois que l'on enterre un homme tout vivant, il en reste en revanche sur la terre cent qui sont déjà morts.

12.

Un enfant peut me conduire, et une forêt de bayonettes ne saurait m'ébranler.

POESIE.

LES DEUX SŒURS.

Dieu d'amour, quel double prodige
Offrent ces deux charmantes sœurs !
Je crois voir entre mille fleurs,
Deux roses sur la même tige.

Que l'ensemble les rend aimables !
Rien ne saurait les désunir.
C'est ainsi que pour s'embellir,
Les graces sont inséparables.

Mais quel embarras est le nôtre.
Faut-il les aimer à la fois ?
Aussitôt qu'il s'agit du choix,
On suit l'une en regardant l'autre.

Ah ! s'il faut que le cœur s'engage
A l'objet qui charme le mieux,
Belles, ce n'est qu'entre vous deux,
Qu'il est permis d'être volage.

ST. AMAND.

MADRIGAL.

Le Dieu du Pinde un jour sur le Permesse
Vit Enterpe nourrir le plus sombre chagrin.
"Qu'est-ce ma sœur, quelle peine t'oppresse!"
Lui dit Phêbus ému, "viens m'ouvrir ton sein."
"Hélas ! l'Amour," lui répond-elle en larmes,
"De ma lyre tantôt a commis le larcin,
"Sur une enfant pour entasser des charmes
"Aux mains de * * * il en donna le soin."

NOUVELLES ETRANGERES

Extrait de la Cazette de Valence.

L'AMERIQUE.

J'ai toujours cru m'acquitter d'un de mes plus agréables devoirs quand j'ai pu offrir aux yeux du public les ruses et les machinations au moyen desquelles l'infâme usurpateur y déployé ses iniques plans. Les Amériques étant comprises dans son vaste projet, le public ne peut plus douter que ce nouveau Tamerlan reconnaissant l'insuffisance de ses ressources, il dût compter sur l'habileté de ses agents, et sur les manœuvres de quelques hommes perfides qui, sacrifiant l'honneur et la confiance dont ils s'étaient distingués, auraient manié et conduit l'esprit public d'une manière convenable à ses vuës étendues. Les documens suivans que nous venons de recevoir de Montevideo, feront savoir jusqu'à quel point Bonaparte comptait sur la tranquile soumission de la très fidèle province de Buenos Ayres, et jusqu'à quel point de stupidité se trouve montée l'ambition du tyran, lorsqu'elle est cajolée par l'infamie de ses satellites. Comme Bonaparte s'est toujours fié à ses trames à l'égard de ceux qui commandent, et très rarement à l'égard de ceux qui sont commandés, c'est de là que proviennent ces erreurs de calculs, et cette grossière méprise qui lui ont appris à ses dépens ce que sont les Espagnols d'Europe et ceux d'Amérique. Une commune opinion et un même sentiment d'honneur et de dignité dans les deux mondes ont su apprécier à leur juste valeur l'insulte la plus vile dont un peuple ait jamais été outragé ; et se persuader que cette précieuse portion du genre humain, humble et satisfaite, baiseraitl a main ensanglantée d'un malfaiteur abattu, est le plus haut point du délire de l'orgueuil, et c'est ne pas du tout connaitre la nature de l'homme, ni la constitution morale.

Copie de l'instruction que l'infâme Corse fit remettre à son émissaire M. de Sassenai; pour qu'elle lui servit de règle et de conduite dans son importante mission au Rio de La Plata. L'instruction et la lettre originales du Ministre des Relations Extérieures, Champagny, qui l'accompagnent, furent trouvées sur lui le 19 *Août*, 1808, *jour auquel le Gouverneur de Montevideo, Don Francisco Ellio le fit incarcérer dans la Citadelle.*

LETTRE DU MINISTRE.

Bayonne, 9 Mai, 1808.

Monsieur,

" J'ai l'honneur de vous envoyer les instructions que l'Empereur m'a chargé de vous transmettre. Il est inutile d'observer que votre commission est un secret ; il ne me reste qu'à vous exprimer mes désirs pour votre heureux voyage, et de vous assurer de ma parfaite considération."

(Signé) CHAMPAGNY.

Instructions pour M. de Sassenai.

M. de Sassenai* est déjà instruit de la mission dont sa majesté a bien voulu l'honorer. Elle a pour objet de remettre des dépêches à la colonie de La Plata, adressées à son gouvernement. M. de Sassenai s'embarquera dans le bergantin de sa majesté *Le Consolateur*, commandé par M. Borie, lieutenant de vaisseau. Le bergantin le portera sur la côte de Rio de La Plata. Moyennant les informations que l'on y obtiendra, et la connaissance que M. de Sassenai a du pays, il jugera dans

* M. de Sassenai est un émigré qui avait résidé à Buenos Ayres en qualité de marchand.

quel parage il convient qu'il débarque, pour qu'il puisse se rendre sûrement par terre à Montevideo ou à Buenos Ayres. Ayant débarqué il s'accordera avec le capitaine sur la route qu'il devra tenir pour joindre M. de Sassenai qui ne se déterminera pas de continuer son voyage dans le bergantin sans être sûr qu'il n'y a rien à craindre des croiseurs Anglais ; il parait donc préférable que le bergantin attende à Montevideo l'arrivée de M. Sassenai.

M. de Sassenai remettra au Général Liniers les dépêches dont il est chargé ; il lui dira ce qu'il a appris de l'état actuel de l'Espagne, de la France, et de l'Europe ; il n'aura qu'à lui répéter le langage actuel des Espagnols, qui se félicitent à présent d'un changement si tranquillement amené et opéré, et qui promet à leur patrie le remède de beaucoup d'abus, et de bien des maux dont ils se plaignaient depuis longtems ; ils voient renaître actuellement l'espérance de leur ancienne gloire et prospérité. Il parlera de cette assemblée convoquée à Bayonne à l'effet de commencer une si utile régénération, et de l'espérance qu'elle fait naître dans toute l'Espagne, dont le peuple demande avec anxiété pour leur roi, Joseph Napoléon, Roi de Naples et de Sicile, souverain qui leur a été promis.

M. de Sassenai fera connaître à l'Amérique la gloire de la France qui remplit toute l'Europe, et l'influence d'un puissant Génie, qui s'étendant sur cette partie du monde, parait qu'il est parvenu à lui servir de loi. Il recueillera toutes les informations qu'il lui sera possible d'obtenir relativement à la situation de l'Amérique Esgagnole, et espécialement de la vice-royauté de Buenos Ayres. Il fera une attention particulière à la sensation que produira dans le gouvernement la nouvelle de l'heureux changement effectué en Espagne : et, s'il le peut, il recueillera des renseignemens semblables sur le Pérou et sur le Chili.

Mais l'importance des nouvelles qu'il soit dans le cas d'apporter en Europe, et d'autres circonstances peuvent le mettre dans la nécessité d'accélérer son retour ; c'est pourquoi on laisse à sa prudence le moment de son départ. Il se chargera des lettres de réponse du Général Liniers, et les apportera en France à bord du *Consolateur*.

Remis à M. de Sassenai par ordre de Sa Majesté l'Empereur.

Bayonne, 29 Mai, 1808.

(Signé) CHAMPAGNY.

REMARQUE.

Afin que l'on sache jusqu'à quel point le Corse a été séduit par ses confidens et ses explorateurs, nous observerons ici que lorsqu'il passa à Bordeaux, peu avant de consommer à Bayonne son nouvel et scandaleux attentat, il assura les marchands et les fabricans de cette ville qu'il allait leur ouvrir des ports dans l'Amérique Méridionale, où leurs marchandises et leurs manufactures trouveraient un débouché facile et avantageux. S'il leur eut dit je vais vous sacrifier et vous détruire en obstruant tous les anciens canaux de votre prospérité, et en livrant vos dernières colonies, et le reste de votre marine entre les mains de vos ennemis, pour la seule satisfaction de commettre une trahison; et d'ansanglanter le sol pacifique d'une nation innocente et alliée, il aurait été franc pour la première fois.

Extrait des papiers-nouvelles les plus récents arrivés d'Europe.

ESPAGNE.

—

MADRRID, 24 NOV.

Le Roi, qui sortit de cettee ville le 12 avec le Duc de Dalmatie est de retour. Il a apporté dans sa voiture une partie des drapeaux pris à l'ennemi. Ce qui devrait exciter l' attention de tous les bons Espagnols, c'est que sur tant d'avantages remportés, il ne peut en résulter qu'une influence heureuse dans la destinée de la nation, n'y ayant coulé que très peu de sang. Les soldats

Français se conduisent généreusement envers leurs prisonniers. Il semblait qu'ils étaient portés de bonne volonté à plaire au frère de l'Empereur en traitant humainement ses sujets égarés.

Le roi demanda aux prisonniers quand il aurait la satifaction de voir les Espagnols, les amis de ses amis et les ennemis des Anglais, ce qui fesait sa principale solicitude de maintenir la souveraineté des mers. Tous expriment des marques de regrets pour leurs fautes, et un désir de revenir de l'état d'égarement où ils avaient été plongés, à ces sentimens de loyauté qui caractérise tant la nation espagnole. Le nombre de prisonniers pris à Ocana s'augmentent tous les jours. A fur et mesure qu'ils arrivent ils sont passés en revue par le Général Belliard. Quatre mille sont partis aujourd'hui ; les autres suivront incessamment. Ils sont escortés par la division allemande appartenante au quatrième corps, qui a rivalisés en courage les troupes françaises. Nous espérons que le reste de l'armée ennemie se soumettra, afin d'échapper aux cruautés de la faible et atroce Junte de Séville. Il est impossible de se faire une idée, sur le rapport des prisonniers, de l'anarchie et du désordre auquel Séville est abandonné. On leurs avaient persuadés que les Français avaient résolus de détruire la monarchie espagnole, de rendre esclaves les habitans, d'arracher les jeunes gens de leurs foyers, et de les envoyer dans des pays étrangers et éloignés. Ils avaient ordre de ne donner aucun quartier aux Français, parce qu'ils venaient pour les tuer tous. Les mêmes prisonniers ont vu les soldats Français partager leur pain avec eux et les traiter en frères. Ils devraient s'appercevoir à présent combien ces misérables sont méprisables pour les avoir trompés si longtems, et qui, vendus à l'Angleterre ont soin de trouver des moyens pour exporter les trésors du Pérou et du Méxique. C'est à Séville, qu'à l'abri des dangers de la guerre, les poltrons agassent la multitude à se battre, et attendent leur destruction, comme le signal de leur fuite pour Londres, où ils comptent jouir du fruit de leurs extorsions et de partager les rapines sanglantes de leurs malheureux pays.

ANGLETERRE.

LONDRES, 12 JANVIER.

L'Autocrat Napoléon se rendit à Paris au nouvel an pour recevoir les felicitations des membres de sa famille. La famille de l'Impératrice Josephine cependant est exceptée de ce nombre ; il parait qu'ils sont séparés tout de bon, et que des bornes de la plus grande distinction ont déja commencé entre la famille Bonaparte et celle de Beauharnois

On s'apperçoit déja du triomphe remporté sur la famille de ce dernier. La Reine d'Hollande est une Beauharnois, elle va participer dans la solitude de sa mère. Elle aussi est divorcée des affections de Bonaparte aussi bien que sa mère.

Un grand nombre de vétérans et conscripts passent sans discontinuer par Bayonne pour l'Espagne.

CORRESPONDANCE.

Nous accusons la réception de la note de notre aimable correspondante P. en reponse à nos remarques dans le 13e. numéro. Nous tenons de même la production de notre abonné B. et une troisième siguée G. Nous les insererons toutes dans notre prochain numéro.

Le prix de L'Hémisphère est de dix gourdes par an, payables d'avance.

IMPRIMÉ ET PUBLIÉ PAR J. J. NEGRIN.